Fiche 10575
Case
FRC
17441

COUP-D'OEIL

SUR

LES RÉPUBLIQUES ANCIENNES;

Par P. F. DESRUES,

Député du Départemeut de Paris à la Convention Nationale.

12 Prairial, l'an 2 de la Républiquo Françoise, une et indivisible.

De l'Imprimerie de ROUGYFF, rue Honoré, Cour des ci-devant Capucins, n. 35.

THE NEWBERRY LIBRARY

COUP-D'ŒIL

SUR

LES RÉPUBLIQUES ANCIENNES.

Sans Égalité, point de Liberté durable.

Tous les hommes naissent avec l'amour de la Liberté, et peu d'hommes conservent celui de l'Egalité.

La Nature en faisant sortir de ses mains la Liberté, lui dit: Tous les hommes te chériront; vas, répands-toi sur la terre avec ton humble sœur, la douce Égalité; pour le bonheur du monde, qu'elle t'accompagne sans cesse; enflammés par tes charmes, quelques Peuples pourront te dresser des autels: mais pour que ton règne ne soit point éphémère, pour que le trône qu'ils t'éléveront ne s'écroule pas, dis-leur que tu veux le partager avec ta sœur, l'Egalité.

En vain la Liberté, en parcourant ce vaste Univers, a répété ce discours aux Nations qui se sont succédées; en vain quelques sages, organes de la Nature, l'ont redit

chacun aux peuples des siècles qui les ont vu naître; presque par-tout la liberté seule a été invoquée, et l'Égalité méconnue; de-là le déchirement et l'anéantissement de toutes les Républiques du Monde, et la fuite précipitée de la Liberté dans le sein de sa mère, la Nature.

L'esclavage, l'ambition, l'orgueil, tous les vices, toutes les passions ont pris sa place sur la terre, et par eux, les rois, les despotes, les tyrans, ont avili les Peuples et les ont opprimés: dès-lors la misère, l'ignorance et la superstition, ont étouffé le feu vivifiant de la Liberté; seulement quelques sages et quelques philosophes ont conservé les cendres chaudes, et de nos jours, Rousseau, cet ami de la Nature, en a fait jaillir une étincelle, dont, par ses écrits divins, il a fait sortir la flâme qui éclaire la France, et qui bientôt communiquera ses rayons à tout l'Univers.

C'est parce que les peuples ont méconnu l'Egalité, qu'ils ont fini par perdre la Liberté; car c'est elle qui fait la force et le soutien des Républiques.

Citoyens, c'est à l'antiquité à nous instruire; déchirons le voile qui nous la dérobe; que les grands noms, que la célébrité, que la renommée trompeuse ne nous séduisent pas: ouvrons l'histoire, cherchons, découvrons, saisissons la vérité; c'est elle qui doit nous donner des leçons utiles, en nous disant ce qu'ont été les Républiques si vantées, et pourquoi elles ne sont plus.

En jettant d'abord les yeux sur les Carthaginois, ce peuple avide de richesses, dont le bruit des armes retentit encore après plusieurs siècles, l'on se demande si lorsque, négligeant le premier des arts, l'agriculture, ils

louient des soldats pour les aider à ravager les pays qui les avoisinoient.

Ce peuple ne combatoit pas, comme nous, pour la Liberté. Les Carthaginois n'étoient mûs que par l'espoir des conquêtes ; et nous, nous avons proclamé que nous ménagerions le sang d'un soldat ennemi s'il devenoit inutile à l'affermissement de notre Constitution. Faire reconnoître et respecter notre indépendance, voilà le but auquel nous tendons, et l'airain cessera de tonner lorsque les despotes coalisés contre notre Liberté fuiront loin de notre sol, cacher leur honte et leur défaite, et attendre dans leurs palais, entourés de leurs satellites, le moment où les Peuples éclairés du flambeau qui nous a luit, indignés de leur avillissement, les immoleront à leur juste vengeance.

Les Carthaginois étoient-ils libres, eux qui méconnoissoient l'égalité? A la vérité, ils n'avoient pas une noblesse qui, comme la noblesse moderne, se crut pétrie d'un autre limon que le peuple ; mais ils accordoient des privilèges de naissance, et comme l'aristocratie l'avoit décrété dans l'origine de notre révolution, il n'y avoit que les riches qui pouvoient prétendre aux premières places.

Quelle différence entre cette République et la nôtre, ils méprisoient l'agriculture, et nous, nous l'avons proclamée le premier des arts, et la charrue est placée dans notre sénat. Chez eux, l'oligarchie, c'est-à-dire, le pouvoir des richesses ; chez nous, la démocratie, c'est-à-dire, le pouvoir du peuple, le règne de la plus parfaite égalité.

La liberté n'a pas plus existé à Tyr ' Sidon, Utique même dans ces villes fameuses par leur commerce et

leur opulence, les riches et les puissans en jouissoient seuls, et écrasoient le Peuple du poids de la misère.

A Syracuse, dans l'Yonie et la grande Grèce, la puissance des grands et les richesses donnoient le pouvoir de tyranniser le peuple.

En parcourant les villes grecques on ont formé depuis ces Républiques si vantées, peut-on ne pas gémir sur leur aveuglement! Quoi.! ces peuples avoient été assez éclairés pour rougir de l'état d'avillissement où les avoient tenus les rois dans les premiers siècles; leur génie avoit poussé les arts au dégré de perfection qui excite aujourd'hui notre admiration à la vue de tous les chefs-d'oeuvres que les temps nous ont conservés, et ils ne rougissoient pas de voir l'esclavage habiter le même sol que la Liberté qu'ils avoient conquise!

Les beaux jours de la Grèce ne sont-ils pas ternis par la distinction des rangs, et la culture des terres abandonnée aux esclaves;

A Sparte, je vois deux rois égaux qui n'assembloient le peuple que lorsque des circonstances difficiles les y forçoient. Licurgue y ajouta un Sénat aristocratique de 28 membres, pour être le conseil des rois, et les cinq éphores qu'on créa dans la suite ne combattirent que foiblement les principes aristocratiques de ce gouvernement, et furent une foible barrière contre la puissance royale: cette précaution ne prouve-t-elle pas que les Lacédémoniens n'avoient qu'une liberté illusoire, et que l'Égalité ne leur fut jamais connue?

François, vous êtes au-dessus des Spartiates si vantés vous n'avez point deux rois, un Sénat privilégié; vos droits ne se bornent pas à choisir cinq éphores toujours aisés à intimider ou à corrompre; enfin, le cultivateur,

bien loin d'être esclave, est parmi vous le citoyen le considéré, parce qu'il est le plus utile.

Athènes, cette République encore aujourd'hui révérée par les loix que lui donna Solon, méconnoissoit la douce Égalité. Son Gouvernement paroît au premier coup-d'œil devoir faire de cette ville l'état de la Grèce, où les droits des citoyens étoient les plus respectés, parce que la puissance suprême résidoit dans les assemblées des citoyens, et que c'étoit eux qui statuoient sur les grands intérêts de la République ; mais quel étoit le résultat de ce pouvoir pour le Peuple, lorsqu'il avoit l'humiliation de se voir exclus de toutes les places et de toutes les dignités auxquelles les riches seuls pouvoient prétendre?

Les Athéniens étoient divisés en quatre classes : la première étoit composée de ceux qui recueilloient cinq cents mesures de bled ou d'huile de leur héritage, la seconde, de ceux qui en recueilloient trois cents, la troisième, de ceux qui en recueilloient deux cents, et les autres citoyens plus pauvres formoient la quatrième classe, laquelle ne pouvoit prétendre aux magistratures.

Citoyens, tel fut le Gouvernement d'Athènes ; et tout défectueux qu'il étoit, le peuple ne jouit pas longtemps du peu de droits et de liberté qu'il leur accordoit. Les Athéniens nous prouvent que l'égalité doit être constamment invoquée par les peuples, parce que, sans elle, ils sont bientôt asservis. Des ambitieux surent se débarrasser des foibles entraves que les loix mettoient à leurs projets, et parvinrent à ramener le peuple sous le joug.

C'est en fouillant dans l'histoire ; c'est dans les an-

nales des Peuples qui nous ont précédés, qu'il faut puiser les leçons salutaires qui doivent nous instruire à conserver notre Liberté.

Je ne vous parlerai pas de Corinthe, de Thèbes et des autres villes de la Grèce. Après avoir chassé leurs tyrans, elles établirent le Gouvernement Républicain, mais elles firent les mêmes fautes: elles eurent des esclaves; et les nobles et les riches formèrent les Sénats, et s'emparèrent des magistratures. Gardons-nous de l'esprit de domination, qui a séduit quelques-unes de ces villes.

Dans une République, l'Égalité de droits de toutes les villes doit être la même que celle de tous les citoyens Thèbes, Athènes et Sparte, voulurent dominer sur les autres villes alliées. Souvenons-nous que c'est par la division d'intérêt que les états se déchirent et se perdent.

La force des armes, les richesses, la population, les bonnes loix ne suffisent pas encore pour assurer la durée des gouvernemens: ce sont plus particulièrement les mœurs et les vertus morales.

Au nord du Péloponèse, se conserva long-temps dans l'obscurité une République sous le nom de ligue Achéene, composée de douze villes, dont le gouvernement, à-peu-près semblable à celui des autres villes de la Grèce, dépendoit d'un conseil public, où se décidoient les affaires de l'état. Cette République ne survécut que par la pureté de ses mœurs aux autres états libres dont elle avoit une partie des défauts. Les vertus des Achéens les firent tellement estimer et respecter, que des villes d'Italie, jalouses de se procurer le bonheur dont ils jouissoient, adoptèrent leurs loix et leurs coutumes, et

que des voisins puissans les prirent souvent pour arbitres.

Peuple François, ton sort est plus beau ; ta force, ton courage, tes mœurs et tes vertus réunis, joints à une Constitution plus parfaite, dictée par l'égalité, te vaudront l'admiration de l'Univers, et ta Constitution sera un jour celle du Monde régénéré.

Si je consulte les Gouvernemens des anciens Peuples d'Italie, je ne vois que les Samintes dont les mœurs agrestes conservèrent entre eux l'égalité, mais dont les loix ne défendirent pas assez le foible contre l'audacieux,

Les Etrusques, plus policés, eurent souvent des magistrats uniques, qui bientôt s'attribuèrent l'autorité de rois. Ils eurent des Sénats composés de riches, des esclaves, et jamais l'égalité et la véritable liberté ne furent connues d'un peuple esclave de ses prêtres et de la superstition.

Quand aux peuples Latins et aux Sabins, ils se gouvernoient en petites confédérations ; mais chez eux le bien général fut toujours sacrifié à l'intérêt particulier ; et il y a trop de différence entre le Gouvernement de ces peuples et le nôtre, pour y attacher long-temps nos regards.

En se rappellant les Gaulois et les Germains, nos ancêtres, nous nous plairions aujourd'hui à apprendre qu'ils ont joui de la liberté. Le peu de pouvoir de leurs magistrats, leur horreur pour la tyrannie, dont nous avons hérité, et que nous transmettrons à un plus haut dégré, s'il est possible, à nos enfans, nous feroient croire que la liberté devoit trouver chez eux un asyle d'autant plus assuré, que l'égalité aurait dû y

régner par leurs mœurs agrestes et leur mépris des richesses; mais le despotisme des ministres de leurs Dieux, leur superstition et le crédit des grands et de leur cliens les voient abrutis et rendus presque esclaves.

Citoyens, vous avez les vertus de vos ancêtres, vous aurez leurs mœurs simples: comme eux, vous frémirez de rage au seul nom de tyran ou de tyrannie; mais vous entretiendrez le flambeau salutaire de la philosophie et de la raison, pour écraser sans cesse les erreurs du mensonge, de la superstition et du fanatisme, que vous avez dissipées, mais que l'ignorance ramenoient bientôt pour tromper vos neveux et les conduire à l'esclavage.

Les Scites et les Arabes auroient dû jouir de la liberté et de l'égalité accordées par la Divinité aux premiers peuples dont ils ont conservé les mœurs; mais leurs guerres continuelles, leurs conquêtes externes, leur ont donné des principes héréditaires, de la noblesse et des fers, légers, il est vrai, mais aussi durables que ceux des autres nations que l'on appelle policées: il ne leur reste que cette espèce d'égalité, que leur peu de propriété et leur vie ambulante mettent entre des hommes qui sentent que la bravoure de leurs concitoyens est le seul rempart qu'on peut opposer à leurs ennemis, et les seuls titres pour mériter de les conduire aux combats.

Sans doute, ce peuple belliqueux et presque sauvage doit récompenser le courage; mais le fils de l'homme honoré, quel droit a-t-il aux attributs de sa gloire, si ses actions ne prouvent que la nature, en lui transmettant son sang, lui a donné ses vertus, et qu'il est digne

d'habiter la tente décorée que son père a laissée en mourant ?

Citoyens, par le coup-d'œil rapide que nous venons de jetter sur ces différentes Républiques, nous avons vu combien elles sont petites, comparées à notre gouvernement. Voyons maintenant la célèbre Rome, cette maîtresse du monde ; comparons cette République fameuse à celle que nous élevons, et reprenons-lui un nom que nous avons conquis, celui de la première République de l'Univers.

Les Romains, en chassant Tarquin le superbe, élevèrent-ils comme nous, sur les débris du trône, un autel pour y placer la liberté et l'égalité ! Non ; ils conservèrent parmi eux des nobles et des privilégiés, dont le gouvernement pesoit presque autant sur le peuple que le pouvoir d'un seul ; les magistratures et le sénat étoient entre les mains des nobles, et le peuple n'avoit de voix dans les assemblées par centurie que lorsque les nobles, qui en formoient plus de la moitié, ne s'accordoient pas.

Aussi est-il arrivé souvent à Rome ce que nous avons vu de nos jours, lorsque, dans notre révolution, les citoyens actifs occupoient seuls les places, et par conséquent faisoient des loix et des réglemens pour eux seuls. Le peuple alors étoit forcé de s'insurger pour arracher au sénat les loix les plus justes ; et ces pères conscrits, dont les vertus d'apparat font encore l'admiration de l'univers trompé par des historiens infidèles, n'étoient que des despotes usuriers et envahisseurs des domaines de l'état.

L'ambition, la soif de l'or a de tous les temps con-

duit les hommes à leur perte. Des exemples récens n'ont que trop consacré cette triste vérité.

Comme le Peuple François, les Romains indignés de l'état d'avilissement dans lequel on les tenoit, brisèrent leurs chaînes, et obtinrent, en différens temps, non l'égalité de droits, mais quelques privilèges, foible palliatif des vices de leur gouvernement; encore n'en jouirent-ils pas aussi long-tems que leur généreuse constance sembloit leur mériter. Les richesses qui abondèrent dans la république, et qui furent le partage des généraux et des magistrats, donnèrent à ces derniers les moyens de corrompre le peuple et bientôt de l'asservir.

François, vous n'avez pas les mêmes craintes; la punition de magistrats ambitieux vous est un sûr garant que les richesses publiques ne tomberont pas dans des mains infidèles, et votre surveillance active empêchera toujours qu'elles ne soient employés à perdre la liberté. Vous mettrez tous vos soins à ne choisir, pour remplir les postes publics, que des hommes qui ne verront dans l'exercice de leurs fonctions que le bien général, et jamais leur intérêt particulier. Vous aurez sans cesse les yeux ouvers sur leur conduite publique et privée, et jamais les droits du peuple n'éprouveront la moindre atteinte, parce que vous éviterez que quelques-uns d'eux, après avoir envahi de grandes richesses, ne s'en servent, comme à Rome, pour corrompre le peuple et l'asservir.

Ce ne fut pas seulement pour conserver leur Liberté que les Romains prirent les armes; l'amour des conquêtes fut le mobile puissant qui les dirigea presque toujours dans la suite.

Tarquin, chassé du trône, se présente aux portes de Rome avec Personna, à la tête de ses armées : les armes des Romains sont triomphantes ; mais bientôt les Latins, les Sabins et tous les peuples qui les avoisinent, sont forcé de se ranger sous leur dépendances. Les Romains, en soumettant ces peuples, n'avoient pas, comme les François, la noble ambition de les rendre à la Liberté ; ils en faisoient des sujets, ou les conduisoient à Rome pour augmenter leur population : ils soumettoient les villes au joug des l'esclavage politique, et les individus à celui de l'esclavage civil.

Si quelques peuples, effrayés des conquêtes des Romains, leur demandoient leur alliance, on les avoit bientôt reputés de la domination sous laquelle ils sont asservis, regretter leurs premières lois et leurs coutumes.

Que la conduite des François est différente ! Ils ne portent les armes que pour assurer leur indépendance ; et si leurs conquêtes les conduisent dans les pays voisins, c'est pour y tendre la main, et offrir aux peuples les douceurs de la liberté.

Les Romains faisoient la guerre aux peuples ; les François la font aux rois, aux tyrans et aux despotes. Renfermés dans l'enceinte de Rome, ils vouloient être seuls libres, et les peuples qu'ils avoient soumis n'étoient à leurs yeux que des instrumens de leur grandeur : ils tenoient sous le joug jusqu'à leurs propres Colonies, qu'ils avoient envoyées dans quelques villes voisines.

D'après cet exposé, on se demande si les Romains n'étoient pas un peuple de despotes. Ils renversoient, il est vrai, les trônes des rois, mais c'étoit pour y sub-

stituer le gouvernement dans lequel les Peuples soumis n'étoient comptés pour rien.

Le Peuple François, au contraire, affranchissant un pays de la domination d'un tyran, présente au peuple l'égalité des droits. Chaque citoyen devient membre de la grande famille, et par conséquent, portion du souverain; les habitans de Mont-Blanc et des autres pays réunis à la France, sont devenus François: chaque citoyen de ces contrées peut se dire. Jo puis prétendre à toutes les places publiques, parce que dans la République Françoise existe la douce Égalité.

Rome eut trois différentes époques : les premiers siècles où les vertus et la médiocrité auroient amené l'égalité, si l'aristocratie n'avoit pas pesé sur le peuple; les siècles suivans où le peuple ayant conquis sa liberté sur le sénat, devint esclave des richesses et des vices, et fit sentir aux peuples conquis le poids du gouvernement sans y être admis; enfin, le siècle des empereurs, où, courbés sous le despotisme militaire, les vainqueurs et les vaincus furent également la proie du plus fort, et furent obligés de ployer sous les ordres des princes que les armées avoient choisis.

Tel est le point de vue sous lequel on doit considérer ce gouvernement si vanté.

Citoyens, que conclure de ce rapprochement des Républiques anciennes avec le trône? que, profitant tous les jours des grandes leçons que nous fournissent les siècles écoulés, nous sommes (à peine cinq ans écoulés) parvenus à un dégré de perfection du gouvernement, dont aucun peuple n'a joui. Nous avons conquis la liberté; nous avons juré de la maintenir par l'égalité. Les yeux fixés sur la décadence des Romains

par la dégradation des mœurs, pénétrés que les Républiques ne peuvent se soutenir que par les Vertus, nous les avons mises à l'ordre du jour pour les pratiquer sans cesse.

François, que l'exemple des siècles qui vous ont précédés vous donne une leçon salutaire ; que l'écroulement des Républiques anciennes vous persuade que la liberté ne règne pas long-temps, si l'Égalité ne partage son trône, et si les droits sacrés ne sont pas défendus et révérés réligieusement.

O douce Égalité ! si tu as été invoquée chez tous les peuples de la terre, et bientôt méconnue ; si l'intérêt, l'ambition, l'esprit de domination se sont coalisés dans tous les temps pour te faire la guerre et priver les hommes de ces bienfaits, pour les asservir, le François éclairé ne tombera pas dans les mêmes erreurs. Il sait que par toi tous les hommes sont frères ; que par toi le malheureux est soulagé, et ses larmes essuyées ; que par toi le père dit à son fils, au moment où son œil s'entrouvre pour la première fois : Tous les hommes que tu vois sont tes égaux. En recevant le jour ; la Nature t'a donné les droits qu'ils ont tous ; mérite un jour ceux qui sont accordés au plus sage.

O sainte Égalité ! tu ne seras plus separée de ta sœur chérie, la Liberté. Nous apprendrons à nos neveux cette maxime sacrée, que, *sans l'égalité, il n'est point de liberté durable.* Frappés de cette vérité, ils assureront ton règne pour conserver leurs droits et jouir par tes bienfaits.

Jettant leurs regards sur toutes les sociétes qui ont cessé, nous leur ferons voir les Grecs, les Romains, et tous les peuples renommés dont il ne reste plus

167

que les noms, nous leur dirons : ils existeroient encore s'ils avoient défendu l'égalité.

Citoyens, commandons, par notre exemple à la postérité, de ne pas dégrader la dignité de l'homme, que la Nation Françoise a montrée dans toute sa grandeur.

Génération qui croîs sous nos yeux ; enfans de la génération future, et qui êtes encore dans le néant, c'est à vos Vertus, dont nos institutions développeront à bonne heure le germe, que nous confions le soin de conserver notre Constitution, pour laquelle vos pères ont fait tant de sacrifices.